

avaient enchevêtré leurs ramures, ils avaient mêlé leurs feuillages... Et la forêt avait fermé l'abîme!

C'était étrange et beau. De cette voûte fraîche et bruisante que le soleil pénétrait, dont il faisait resplendir la translucidité éclatante, tombait, comme d'un vitrail, une clarté verte et dorée dont le pouvoir suave et magnifique enchantait les choses... Et l'étriot défilé aux roches sombres était une cathédrale miraculeuse encore tout illuminée de l'apparition d'une sainte ou, peut-être, une grotte merveilleuse qu'habitaient des elfes et des ondins ou, peut-être, l'entrée du royaume des fées...

J'avais posé mes conditions, et Patrice ne tentait pas de me persuader que je devais changer mes projets de départ, il s'était défendu toutes les paroles qui eussent pu me déplaire, il avait compris que cette dernière journée ne me serait douce que si elle était paisible et comme isolée de sa veille et de son lendemain... Seulement il arrivait que—tant de choses se trouvant interdites à notre causerie—nous parlions très peu...

Nous avons cheminé ainsi plus d'un quart d'heure, dans une atmosphère irréelle, ayant à nos pieds l'abîme et sur nos têtes, autour de nous, la lumière de rêve...

Comme le sentier, taillé en corniche dans le roc, devenait de plus en plus exigu, Patrice me dit:

—Si vous n'étiez pas une petite tête solide, Lull, je ne vous aurais pas amenée ici... Prenez bien garde... Il semble que le dernier hiver ait rendu ce chemin plus difficile encore...

Je marchais toujours devant lui; de temps à autre, je sentais ses mains se poser sur mes épaules.

—Vous êtes brave, Lull?

—Très brave!... Et vous?

—Oh! moi, je ferais ce chemin les yeux fermés... j'en connais chaque creux et chaque bosse...

Son assurance—un peu offensée de ma question, je crois—m'amusa... Je me retournai pour lui sourire.

Alors, je ne sais ce qui se produisit. Ce regard jeté derrière moi, au moment où le rocher que nous contournions faisait un coude brusque en avant, me montra soudain le chemin où nous venions de passer... Le vide m'apparut, effroyable...

La tête me tourna... Je voulais m'accrocher, ma main rencontra la surface lisse de la muraille de lave, haute et implacable... Devant moi, le sentier, qui ceignait une énorme masse balsatique en forme de donjon, semblait se perdre au tournant et conduire au gouffre... Et je m'immobilisai, collée au rocher, les yeux hagards... incapable de faire un pas de plus.

—Qu'est-ce que vous avez... qu'est-ce qu'il y a?

—Patrice, je ne puis plus... j'ai peur... bégayai-je.

Et je perçus moi-même l'extraordinaire changement de ma voix. Les objets tourbillonnèrent, ma vue s'obscurcit... Je sentais que mes jambes fléchissaient... que j'allais perdre l'équilibre... C'était le vertige...

Patrice ne pouvait venir à côté de moi, ses mains avaient pris fermement mes épaules. Il me parlait, essayant de me rassurer.

—Il n'y a pas de danger... je vous tiens... dit-il. C'est un éblouissement qui va passer... allez, ma petite amie, allez... bravement... Courage!

Mais il m'était impossible de lui obéir... et cette

impression d'être là, terrassée, accablée sans oser avancer, sans pouvoir reculer, cette impression d'impuissance absolue me poignait d'une angoisse telle que je souhaitai de mourir.

Je ne comprenais même plus les paroles de réconfort que Patrice tentait de m'adresser.

—Laissez-moi, fis-je égarée... Retournez seul... Moi, je ne peux plus... je vais rester là...

Je l'entendis me dire doucement:

—Mon enfant chérie, vous déraisonnez...

Maintenant, il me semble qu'un peu de volonté, un effort de mon énergie eût pu dompter l'horreur qui me maîtrisait... mais à ce moment-là, au contraire, l'idée de lutter ne me venait même pas. Patrice disait bien, je déraisonnais—ceux qui ont connu le vertige de la montagne comprendront—et les divagations par lesquelles j'accueillais les tendres remontrances de mon compagnon, correspondaient dans mon cerveau, à une logique d'aliénée.

—Voyons, insista Patrice, nous sommes tout près, tout près du but, Flavie... un peu de courage... et nous y voilà!... Fermez les yeux et marchez sans crainte... je vous guide.

Cela non plus, je ne pouvais pas... Mes paupières se refusaient à rester closes... mes membres étaient paralysés.

—J'aime mieux mourir, Patrice... j'aime mieux mourir...

Ma tête, glissant le long de la paroi rocheuse, se renversa contre la poitrine de Patrice...

Je parlais comme en un délire:

—Qu'est-ce que cela fait?... Nous mourrons...

Il me retint dans ses bras... Mes yeux ne fuyaient plus les siens, ils en cherchaient, ils en implorait la caresse... Et, soudain, ils la trouvèrent, ils furent pris, dominés, enivrés... ils oublièrent l'effroi de l'abîme...

—Qu'est-ce que cela fait?... Nous mourrons tous les deux... répétai-je... Ce sera bien mieux.

Je vis briller les prunelles ardentes et trembler les lèvres passionnées... La voix de Patrice résonna à mon oreille, étrangement...

—Moi, fit-il, je veux vivre!

Il me serait impossible de dire exactement ce qui se passa, alors... et comment put s'accomplir un pareil miracle de force et d'adresse... Tout à coup, je me sentis dans ses bras, soulevée, emportée...

Cette fois, mes yeux s'étaient fermés... Patrice me tenait contre lui, mon visage s'était enfoui je ne sais comment sur son épaule, tout près de son cou, comme en un refuge où me gardait captive un petit mouvement de sa joue appuyée à la mienne... Je savais... oui, je savais que, tous deux, nous étions en péril, qu'il eût suffi d'un pas moins sûr, d'un geste moins bien calculé, d'une seconde d'oubli, pour que nous roulions dans l'abîme...

Je savais que les difficultés du chemin se trouvaient décuplées par la nécessité de le faire ainsi, avec le poids et l'embarras d'un fardeau vivant, je savais... et pourtant, je n'avais plus peur! La même exaltation qui dirigeait et soutenait Patrice, m'avait gagnée... Je n'avais plus peur... Tout bas, je le lui dis... et son étreinte se fit plus tendre...

J'étais à lui... j'avais confiance en lui... une confiance triomphante!...